
3 1761 05248731 1



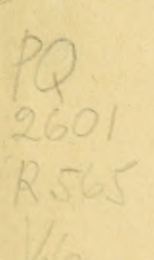
Dans son studio de Passy, Tancrède, le poète de toutes les élégances et de toutes les subtilités, médite. (Page 1, col. 1).

VOUS ALLEZ TOUT SAVOIR!

Revue inédite en cinq tableaux

Par MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers

Illustrations hors-texte en couleurs d'ALBERT GUILLAUME, dessins de LUCIEN MÉTIVET



Nous avons voulu dans ce numéro de Noël donner à nos lecteurs la surprise d'une revue écrite spécialement pour eux par les plus spirituels et les plus réputés de nos auteurs dramatiques Nous sommes certains que nos lecteurs feront un gros succès à cette «première», bien parisienne, que nous leur offrons, et dont les dessinateurs Guillaume et Métivet ont été chargés d'évoquer à leurs yeux les principaux personnages et les scènes caractéristiques.

PROLOGUE



DANS son studio de Passy, Tancrède, le poète, médite. Autour de lui les tentures clair de lune miroitent, s'alanguissent les soies pâles, s'irisent les coussins longs pareils à des couleuvres. Sur les murs, dans les coins d'ombre, partout, des poteries en bois, des boiseries en faïence, des maroquineries en cristal et des verreries en cuir.

Il songe que le jugement est proche : dans quelques heures on saura à qui est attribué le Prix de Rome des poètes, qui, pour la première fois depuis que le monde est monde, sera décerné cette année.

Et par là, l'an 1906 marque le commencement d'une ère : une ère respirable, a dit Théodore, un fâcheux rimeur de Montmartre.

Or, voici que les tentures clair de lune s'éloignent et se fondent, que les soies pâles s'irisent, comme une brume... Elle flotte, se déchire et une cime apparaît ceinte de myrtes et de lauriers-roses, et Tancrède se voit vêtu de lin blanc marchant parmi les cytises.

« Le Mont Parnasse ! » s'écrie-t-il. Mais d'un tronc fourchu surgit une tête hirsute qui ressemble à s'y méprendre à celle de Théodore, le facheux rimeur montmartrois. Et cette tête ricane : « Montparnasse-Halle aux Vins.—Une demi-heure en autobus ! » — « Sacrilège ! » rugit Tancrède, et la tête disparaît.

Une clairière entr'ouvre la forêt. Au centre, debout sur un autel, se dresse un éphèbe rayonnant, couronné de violettes. Autour de lui neuf ombres sont accroupies. Et Tancrède éperdu s'écrie : « Appollon, dieu du jour, dieu des vers ! »



— Le Mont Parnasse! s'écrie-t-il.

... Mais une tête hirsute... ricane : « Montparnasse-Halle aux Vins ! Une demi-heure en autobus! » (Page 1, col. 2).

APOLLON. — Oui, c'est moi, mon fils. Et voici les Muses qui t'attendent.

Les neuf ombres se lèvent, mais au lieu des neuf vierges divines, les voiles qui tombent laissent apparaître neuf gaillards robustes, barbus ou rasés.

TANCRÈDE. — Des hommes!

LE FAUNE *(ricanant)*. — Hé quoi! tu t'étonnes? Ne sais-tu pas, simple jeune homme, que la littérature est envahie par les femmes? Plus d'écrivains, mais des écrivaines, plus de romanciers et de poètes, mais des poétesses et des romancières. Plus même d'amateurs, plus rien que des amateuses !

APOLLON. — Il dit vrai. Et c'est pour cela que les neuf sœurs divines sont devenues les neuf frères !

LA LOGIQUE *(qui passe, serrée dans son corset)*. — Aux hommes il fallait des inspiratrices. Aux femmes il faut des inspirateurs.

Les neuf frères se rangent autour du dieu. Les nuages s'entr'ouvrent et le long des pentes du Parnasse on voit monter le cortège des femmes-artistes, des femmes de lettres, des femmes-savants, de toutes les femmes qui ont tous les talents, sauf celui d'être femmes.

Soudain le cortège des femmes de lettres a entouré Tancrède : « Un homme! un homme sur le Parnasse! » s'écrie une feuilletoniste farouche. Et toutes s'élancent sur le poète.

Tancrède songe à la destinée d'Orphée, confrère déchiré par les Bacchantes, et éperdûment il fuit.

Mais des pas glissent dans l'ombre, des pas hésitants et inquiets. Une forme apparaît, celle d'un homme gros, chauve, un peu lourd mais bienveillant et dont la figure fait songer à celle de feu Sarcey.

TANCRÈDE. — Qui êtes-vous ?

L'INCONNU. — Je suis Le Bon Sens!

TANCRÈDE. — Qu'est-ce que c'est que ça?

LE BON SENS. —Tu es trop jeune, en effet, pour m'avoir connu. Il y a vingt ans que j'ai quitté Paris.

TANCRÈDE. — Alors nous y retournons ?

LE BON SENS. — Je t'accompagne jusqu'à ses portes. Mais j'ai peur qu'elles ne me soient fermées encore. N'importe, viens !

Et il l'entraîne.

DEUXIÈME TABLEAU

La Justice des Hommes

Après avoir longtemps cheminé, le poète Tancrède et son guide, Le Bon Sens, aperçurent bientôt, à l'horizon, une vapeur bleuâtre qui flottait dans l'atmosphère et ouïrent comme une immense et lointaine rumeur.

LE BON SENS *(avec ce puissant laconisme qui est indistinctement la marque du crétinisme ou du génie)*. — Paris! *(avec un hoquet de regret très « Comédie-Française », du Mounet-Sully de la bonne époque)* : Nous voilà aux fortifications, poète Tancrède.

On entend dans l'éloignement des voix mêlées et nasillardes qui psalmodient...

Ah! quand reviendront les beaux jours,
Les beaux jours de nos amours...

TANCRÈDE. — Oh! quelle douceur! quelle

mélancolique tendresse. Je me sens nimbé d'une langueur délicieuse...

Le Bon Sens. — Eh bien ! ne te prends pas les pieds dans ton nimbe... et filons... C'est plus prudent.

A peine les deux voyageurs ont-ils fait quelques pas qu'ils poussent un cri d'horreur... très vécu... très « Comédie Française » (du Mounet-Sully de la moins bonne époque)... Le cadavre gras, dodu, encore chaud, d'un bourgeois, gît à leurs pieds, lardé de coups de couteau...

Tancrède. — C'est affreux !

Le Cadavre (*les yeux désorbités*). — Je meurs... Voici mes dernières volontés. Envoyez vite une dépêche au *Matin*. J'ai promis à son directeur que si j'étais jamais assassiné... il serait le premier informé.

Sur quoi... le cadavre rend le dernier soupir. A peine ce soupir est-il prononcé que Le Bon Sens et Tancrède aperçoivent une petite caravane se dirigeant de leur côté. En tête marche un homme grave et digne, haut cravaté et gainé d'une longue redingote. Derrière lui, une escouade d'agents de police, une roulotte de saltimbanques, deux ours, trois hyènes, un vison, douze lapins, un kangourou.



Le Bon Sens. — *Adieu, poète... Bonne chance !* (Page 4, col. 2).

Tancrède. — C'est sans doute la foire de Neuilly qui déménage.

Le Bon Sens. — Enfant ! Enfant ! Triple enfant !

Le Bon Sens s'avance vers le Monsieur très grave et très digne.

Le Bon Sens. — C'est bien à M. Germain qui a tant... cherché le curé de Châtenay, que j'ai l'honneur de parler ?

M. Germain. — Parfaitement, à M. Germain, ancien juge d'instruction à Etampes, actuellement juge d'instruction à Paris...

Tancrède. — Ciel ! Fuyons...

Le Bon Sens. — Reste... (*à M. Germain.*) Et vous êtes ici, Monsieur le juge, dans l'exercice de vos fonctions ?

M. Germain (*indiquant le nombreux troupeau qui le suit*). — Comme vous voyez.

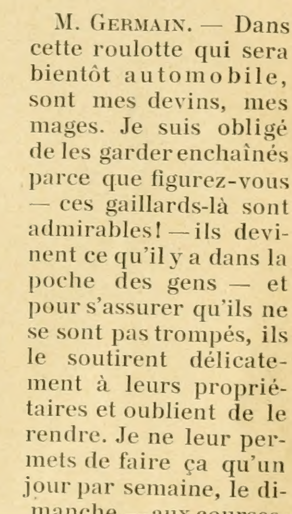
Le Bon Sens. — Un crime a donc été commis...

M. Germain. — Oui, dans ces parages, m'a-t-on dit. Aussi, me suis-je hâté d'accourir avec ma petite famille... Vous allez d'ailleurs pouvoir vous rendre compte des méthodes de recherches que j'ai imaginées. Vous êtes journaliste ?

Le Bon Sens. — Non.

M. Germain. — Tant pis. Enfin, nous ferons comme si vous l'étiez. Vous serez indiscret.

Le Bon Sens. — Je vous le promets...



M. Germain. — Dans cette roulotte qui sera bientôt automobile, sont mes devins, mes mages. Je suis obligé de les garder enchaînés parce que figurez-vous — ces gaillards-là sont admirables ! — ils devinent ce qu'il y a dans la poche des gens — et pour s'assurer qu'ils ne se sont pas trompés, ils le soutirent délicatement à leurs propriétaires et oublient de le rendre. Je ne leur permets de faire ça qu'un jour par semaine, le dimanche, — aux courses.

Le Bon Sens. — Mais ce nombreux troupeau de bêtes ? Depuis Noé je n'ai pas vu pareil assemblage.

M. Germain. — Ma police d'acclimatation. Quant à ce beau gaillard, c'est Vichnou, mon premier mage, mon initiateur. Le pauvre garçon est très fatigué. Hier nous opérions du côté d'Argenteuil. Vous savez que sa spécialité est de découvrir les criminels en s'emplissant la bouche avec de la terre ramassée sur le lieu du crime. Eh bien ! hier, il en a trop mangé, ça lui a donné un peu de gastrite. La terre d'Argenteuil est très lourde et se digère mal. — Oh ! ce n'est pas comme la terre d'Etampes ! une légèreté, une saveur. Du poulet, Monsieur, du blanc de poulet !

Le Bon Sens. — Eh bien ! Monsieur le juge, je vais vous éviter de déranger tous vos malades et vous épargner de plus longues recherches. Le cadavre de la vic-

time est là sur le bord du fossé, à cinquante mètres d'ici.

M. Germain (*terrifié*). — Chut! Chut!

Le Bon Sens. — Quoi?

M. Germain (*l'entraînant à l'écart*). — Taisez-vous, malheureux! Taisez-vous!

Le Bon Sens. — Que voulez-vous dire?...

M. Germain. — Qu'est-ce que vous faites de ma situation, de ma personnalité, de ma carrière?

Le Bon Sens. — Quoi?

M. Germain. — Mais vous savez bien que je suis le juge qui ne trouve pas le cadavre. C'est ma gloire. Jusqu'à présent la plupart de mes collègues ne trouvaient pas l'assassin. Ça a eu du succès pendant quelque temps, mais c'est vite devenu vieux jeu. Aujourd'hui, c'est complètement usé. Alors j'ai eu l'idée prodigieuse de ne pas retrouver le cadavre! De ne rien retrouver du tout. Dame, évidemment ce n'est pas commode. Il faut pour cela une prudence inouïe, des précautions prodigieuses... Un cadavre ça n'est pas une épingle. D'autant qu'il y a des criminels idiots qui, laissant là leur victime bien en évidence, sans considérer tout le mal qu'il faut me donner pour ne pas le voir. Heureusement que je la connais!

Le Bon Sens. — C'est admirable.

M. Germain. — Tout est d'être un homme de progrès et de connaître le temps où l'on vit. Mais je m'attarde et mes agents n'auraient qu'à faire une gaffe. Vous m'avez dit que le cadavre est à gauche.

Tancrède. — Oui, un peu plus loin...

M. Germain (*d'un ton de commandement*). — Tout le monde à droite! Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

La caravane s'éloigne.

Le Bon Sens. — Après ce que tu viens d'entendre, tu comprends, je pense, que je ne puisse pas t'accompagner dans cette ville. Adieu donc, mon enfant!

Tancrède. — Vous m'abandonnez?

Le Bon Sens. — Oui, mais voici une lettre pour une personne qui te guidera plus utilement que moi à travers Paris.

Il lui remet une enveloppe.

Tancrède (*lisant l'adresse*). — La Vanité, 17, boulevard Haussmann. Vous la connaissez?

Le Bon Sens. — Oui, nous avons été en bons termes autrefois... Dans ce temps-là, Le Bon Sens avait un peu de vanité et La Vanité avait un peu de bon sens. Adieu, poète... Bonne chance!

Le Bon Sens donne l'accolade au poète Tancrède et s'éloigne d'un pas assuré, quoique mélancolique.

TROISIÈME TABLEAU

Mondanités

Le décor représente ce qu'on voudra — de préférence, un paysage agréable, encombré par les pancartes de la "Société Protectrice des Sites de France", qui cachent complètement les dits sites aux yeux des voyageurs.

Tancrède. — On est bien ici: Cette poussière irisée, cette odeur de pétrole, ces appels de trompe, tout cela est vraiment



Le Bon Sens. — *Mais ce nombreux troupeau de bêtes?*
Le Juge d'Instruction. — *C'est ma police d'acclimatation...* (Page 3, col. 2).



LES MODERNES BACCHANTES ET LE MODERNE ORPHÉE

... Soudain, le cortège des femmes de lettres a entouré Tancrède : « Un homme ! Un homme sur le Parnasse ! s'écria une feuilletoniste farouche. Et toutes s'élancent sur le poète.

(Page 2, col. 1).



Les cadeaux du jour de l'an ne s'achètent pas. On offre ceux qu'on a déjà reçus soi-même. (Page 6, col. 1).

délicieux — Ciel! Qu'est-ce?... Un auto?

La Vanité apparaît sous les espèces d'une jeune et jolie femme agrémentée de décorations multiples. Elle porte un costume pailleté d'or. Elle a une plume de paon piquée dans ses cheveux et des journaux mondains dans son corsage.

TANCRÈDE. — Madame, je n'ai pas l'honneur...

LA VANITÉ. — Je ne vous suis cependant pas inconnue... Saluez en moi La Vanité!

TANCRÈDE. — Erreur! Je ne vous connais pas du tout... Je suis l'homme le plus modeste du monde!

LA VANITÉ. — Vantard, va!

TANCRÈDE. — Mais... partout où vous irez, je vous suivrai...

LA VANITÉ. — Eh bien! suivez-moi dans le monde... *(Valse lente. — Obscurité. — On entend les machinistes qui crient) :* « Plus vite, espèce d'idiot, tape dans le tas! Amène ça, maladroit! »

LA VANITÉ. — Nous sommes dans le monde.

Le décor représente un salon où voisinent des meubles de tous les styles, y compris celui de M. Brunetière.

TANCRÈDE. — Le monde? Attendez que je mette mes palmes. *(Il arbore un ruban violet large d'un pouce, qui offre cette particularité de rougir aux lumières — par modestie aussi sans doute, puis, examinant le décor) :* Tiens, — mais je suis chez Mme de Lapardeki, la meilleure de mes amies... je reconnais même mon cadeau du dernier premier janvier, un vide poches qui a surtout vidé les miennes.

LA VANITÉ. — Eh! quoi! Tu l'as donc acheté?

TANCRÈDE. — Dame!

LA VANITÉ. — Fol enfant! Les cadeaux du jour de l'an ne s'achètent pas. On offre ceux qu'on a déjà reçus soi-même, ou qu'ont reçus les personnes de votre famille Le sac de bonbons repasse de mains en mains et, parfois, revient à son point de départ.

TANCRÈDE *(fredonnant) :*

Il court, il court, le cadeau,
Le cadeau qu'on fait aux dames...

LA VANITÉ. — Je vous quitte... J'ai rendez-vous avec l'Orgueil, la Sottise, et la Littérature.

Elle s'éclipse.

TANCRÈDE *(seul)*. — Si je ne m'accoudais à la cheminée.

Mais voici qu'à son contact la cheminée frémit.

LA CHEMINÉE. — Enfer et damnation! Vous me faites mal! Encore un poète sans doute, et qui va dire des vers!

TANCRÈDE *(stupéfait)*. — Tu parles?

LA CHEMINÉE. — Oui, je parle! N'est-il pas temps que les meubles parlent depuis le temps qu'ils écoutent! Nous parlons et nous parlons bien. Aussi, vous ferai-je observer que votre expression est fâcheuse et d'une basse culture mondaine.

Et voici que tous les meubles de ce salon où l'on cause se mettent à causer eux aussi.

UNE BERGÈRE. — Pauvre amant des Muses!... Voilà comment on vous traite!... Cette cheminée n'est pas à prendre avec des pincettes.

On entend un long frissonnement.

TANCRÈDE *(effrayé)*. — Qu'est-ce?

LA BIBLIOTHÈQUE. — Le métro! C'est lui qui en ébranlant les maisons situées le long des voies, a donné à tous les meubles le frisson de la vie. Chaque train qui passe nous réveille... Moi-même je ne puis plus dormir, et cependant je recèle en mon sein les ouvrages de M. Thureau-Dangin.

Soudain les vitres tremblent et grésillent.

TANCRÈDE. — Un tremblement de terre!

LES RIDEAUX *(qui regardent dans la rue)*. — Non, l'autobus, simplement, un petit autobus bien gentil... il n'écrase que dix-sept personnes par jour, non compris les bonnes d'enfants et les militaires.

LE CANAPÉ. — Quelle existence... Et que les gens sont donc pressés!

LE POUF. — On ne consent plus à s'asseoir.

LA CAUSEUSE. — A causer

La Liseuse. — A lire...

La Bergère *(avec un rire sardonique)*. — On nous abandonne !

Le Fauteuil Voltaire *(ricanant)*. — Il pleut, il pleut, bergère !

La Chaise. — Moi, je suis contente. Mes bâtons servent d'exemple et de modèles de vie à la plupart des hommes d'aujourd'hui.

Le Guéridon. — Ne l'écoutez pas. Voulez-vous plutôt connaître l'opinion de Chateaubriand sur la pièce de cinq sous... l'avis de saint Eloi sur la disparition des ténors?

Il frappe le parquet par trois fois.

Le Fauteuil Voltaire *(avec un hideux sourire)*. — Encore les esprits !

Le Guéridon. — Rien n'est plus à la mode dans les salons. L'esprit court les tables et il est question d'appliquer le spiritisme à la manœuvre des plaques tournantes dans les gares.

Le Pouf *(sceptique)*. — Je pouffe.

Tancrède *(assourdi par un effroyable fracas)*. — Quel bruit! On ne s'entend plus. *(Le métro fait trembler les murailles, le tramway secoue les vitres, les autos emplissent l'air de leurs grondements).* Quelle agitation ! quel vacarme !

Le vieux Bahut normand. — J'tions ben mieux dans not'pays.

L'Étagère modern'style. — Depuis que le métro fonctionne, j'ai déjà laissé tomber huit verres de cristal. Il est vrai qu'on n'a pas l'idée de mettre quelque chose sur une étagère modern'style.

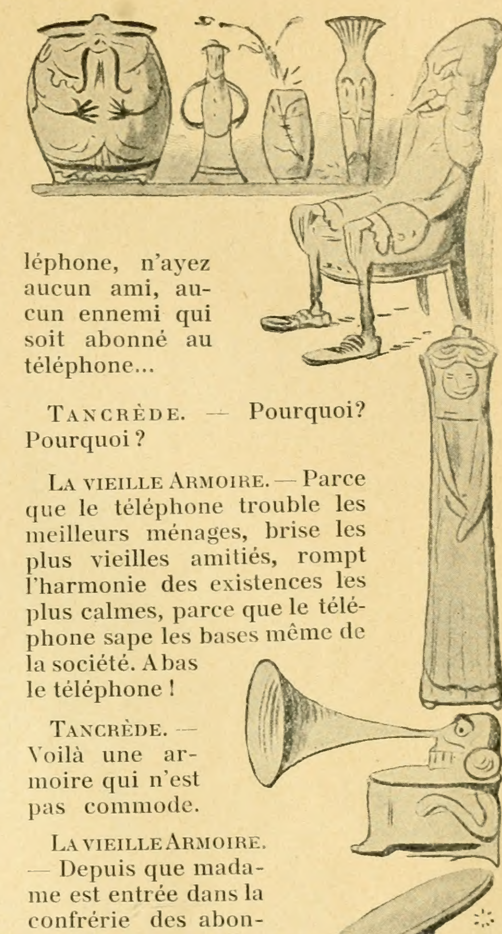
Le vieux Fauteuil Louis-Philippe. — Que vous êtes criarde, ma chère !

Sonnerie du téléphone.

Tous les Meubles. — Le téléphone ! Encore le téléphone !

Tancrède. — Je vais répondre ! Permettez.

Tous les Meubles *(s'agitant)*. — Non ! Non ! Ne téléphonez jamais ; ne soyez pas abonné au téléphone, n'ayez aucun ami, aucun ennemi qui soit abonné au téléphone...



Tancrède. — Pourquoi? Pourquoi ?

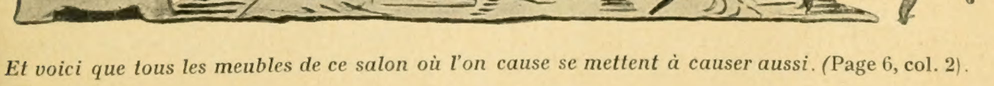
La vieille Armoire. — Parce que le téléphone trouble les meilleurs ménages, brise les plus vieilles amitiés, rompt l'harmonie des existences les plus calmes, parce que le téléphone sape les bases même de la société. A bas le téléphone !

Tancrède. — Voilà une armoire qui n'est pas commode.

La vieille Armoire. — Depuis que madame est entrée dans la confrérie des abonnés-martyrs, elle, jadis si douce, si amène, elle a ses nerfs, elle s'impatiente pour un rien, elle a la main malheureuse Par la faute du téléphone, Monsieur, si gentil autrefois, est devenu irritable. Le ménage s'est fêlé.

Le Vase ou meurt une Verveine. — Moi aussi !

La vieille Armoire. — Car il est à remar-



Et voici que tous les meubles de ce salon où l'on cause se mettent à causer aussi. (Page 6, col. 2).

quer que lorsqu'on veut téléphoner, l'appareil ne fonctionne pas. En revanche, il fonctionne toujours quand notre numéro est demandé par un créancier, un tapeur, un raseur qui « viendra dîner à la fortune dn pot ». Le téléphone est gaffeur... Et puis, il fait du bruit... Toutes ces inventions font d'ailleurs un vacarme effroyable... Quelle existence! Et tous ces gens qui vont, qui viennent, qui s'énervent, qui sentent le pétrole...

LE MIROIR DE VENISE. — Ces gens qui me gâtent le tain en s'y reflétant avec des lunettes noires, des masques hideux... Ah! combien je regrette ma Venise natale, George Sand et Alfred de Musset! Elle et lui...

LE PHONOGRAPHE. — Je connais cette histoire par cœur...

TANCRÈDE. — Le fait est que l'existence devient singulièrement trépidante. Il faut que tout le monde entre dans la danse.

LE GUÉRIDON. — C'est çà!

Il se met à danser. Tous les meubles l'imitent : Les vases japonais dansent le pas des mousmés; les vases de Delft, le pas des Hollandaises en sabot; les vieux meubles dansent le menuet; le fauteuil Louis-Philippe valse à deux temps avec la vieille armoire; les meubles modern'style dansent la matchiche; la pendule refuse pourtant l'invitation du paravent en fredonnant : Non je ne marche pas!



Les invités font disparaître les bibelots précieux...
(Page 8, col. 2.)

LE FAUTEUIL VOLTAIRE. — Enfin, nous avons pu nous accorder.

LE PIANO. — Tous, excepté moi!

TANCRÈDE. — J'ai compris le but de la vie contemporaine : c'est d'imiter le cinématographe!...

LE TAPIS DE SMYRNE. — Hélas! poète! L'énervement des gens a gagné les choses. Tout est entraîné dans la sarabande générale. Moi seul, tu le vois, reste immobile et encore, ce n'est pas par goût! Si je ne fais rien, c'est parce que — comme on dit au poker — je suis tapis... et d'ailleurs fataliste comme mes compatriotes les orientaux.

Mais voici que tout s'apaise. Les bibelots regagnent leurs étagères et les coussins leur gîte. Un timbre a retenti au dehors. Des gens entrent en coup de vent. Les hommes très élégants, les femmes toutes jolies. Il y a aussi quelques financiers, car ils sont très recherchés par ces temps de spéculation, où la Haute Société, elle-même, tend à devenir une Société Anonyme.

Le salon se peuple. Et chacun se met à salonner. Tancrède se réfugie sous un palmier, très ému à l'idée qu'il va assister à une réunion suprêmement mondaine.

UNE DAME. — De grâce, baronne, jouez-nous quelque chose!

LA BARONNE (*dame très mûre*). — Volontiers!

Elle s'assied au piano et dépose ses bagues sur le clavier.

UN DIPLOMATE ÉTRANGER. — Jolie bague! Superbe, ce diamant!

Par distraction, sans doute, il glisse le diamant dans la coiffe de son chapeau.

LA BARONNE (*chantant*) :

Vole, vole, à tire d'ailes,
Vole, ô mon amour.

Considérant peut-être cette romance comme une invitation, plusieurs des visiteuses font disparaître, dans leurs poches, leurs ombrelles, ou leurs bottines, les bibelots précieux qui ornent les vitrines.

LA BARONNE. — Voici mon mari!

Entre un jeune homme d'une quinzaine d'années.

Pendant que la baronne le présente à quelques-uns de ses hôtes, les autres s'esquivent en emportant la pendule, le guéridon, l'armoire normande.

UNE PETITE AMÉRICAINE. — Délicieux! Ravie, charmée! mais je me sauve. Mille choses à faire... Au revoir, chérie.

Elle sort en dérobant le piano à queue.

TANCRÈDE (*affolé*). — Mais qu'est-ce que c'est que ça?

LA VANITÉ. — Une réception, en 1906, dans un vieux manoir breton!

Mais voici que, le sourire aux lèvres, le baron et la baronne font arrêter leurs amis par les agents de la sureté attachés à leur salon.

TANCRÈDE. — Fuyons!

LA VANITÉ. — Viens!

Elle a pris place dans un ballon dirigeable qui s'est approché de la fenêtre. Tancrède la rejoint dans la nacelle.

A côté de La Vanité siège Santos-Dumont qui conduit l'appareil.

Les meubles et les invités acclament l'ardent aéronaute et cela fait un petit chœur sur l'air de : Madame l'Archiduc.

Il dompte les vents, les nuages,
Mince et fluet comm'le voilà,
Et l'on voit planer, parmi, les orages,
Ce p'tit bonhomm', ce p'tit bonhomme,
Ce p'tit bonhomm' pas plus haut qu'ça.

TANCRÈDE. — Gare! Gare! la tour Eiffel.

Le dirigeable prend sa gauche.

UN AÉRONAUTE *(à bord d'un autre dirigeable).* — Prends ta droite, eh! Collignon!

LA VANITÉ. — On est très bien, dans le ballon!

De tous les ponts, de toutes les berges, de tous les derniers bateaux, des gens se jettent à l'eau et tirent des coupes variées... (Page 10, col. 1).

On y respire... Trente-huit degrés à Londres! *(Le ballon monte, monte).* Nous sommes au moins à huit mille mètres. *(Sévère).* Santos, mon petit Santos, cette altitude est inqualifiable.

SANTOS-DUMONT *(chantant sur l'air* Il grandira :*)*

Il montera! il montera!
Car il est Espagnol

(Parlé). Je suis Brésilien, mais cela n'a aucune importance... Mlle Brésil est bien Parisienne!

TANCRÈDE. — Mais voici le moment d'imiter les fonds russes! Descendons!

Ils arrivent à trois mètres cinquante du sol.

LE ROI D'ESPAGNE *(en auto, avec la reine Victoria).* — Hé là-bas! maladroit! prenez donc votre droite!

TANCRÈDE. — Jamais! je suis républicain. *(reconnaissant le roi).* Oh! Sire! Excusez-moi!

LE ROI. — Vous avez eu tort de ne pas m'injurier... cela m'aurait fait tant de plaisir. Je « chauffais » incognito... N'est-ce pas, ma reine? *(A Tancrède).* Avouez, vous êtes photographe?

TANCRÈDE. — Non, Sire, je suis poète!

LE ROI. — Eh bien! si vous êtes poète, chantez donc l'automobilisme, l'automobilisme est le refuge des rois et des reines. Grâce aux voitures sans chevaux nous pouvons vivre à notre guise et ne pas écraser nos sujets que d'impôts! Je chauffe, tu chauffes, nous chauffons! Nous chauffons tous... Le bonheur est de faire du cent à l'heure. Aujourd'hui, un roi d'Angleterre ne demanderait plus un cheval. Il s'écrierait : « Mon royaume! Mon royaume pour un litre d'essence! »

LA VANITÉ. — J'ai là un peu d'essence du « Cœur de Cunégonde », mon parfum favori. Peut-être préférez-vous du « Voilà pourquoi j'ai battu Lisette? »

TANCRÈDE. — Les parfums reçoivent des noms étranges!

LE ROI. — J'accepte!

Au même instant, on entend une formidable explosion.

LA REINE. — Ciel! Encore une bombe!

LE ROI. — Non! C'est un pneu qui crève! Nous marcherons quand même!

Il donne le contact et part.

TANCRÈDE. — Vivo el Rey! *(Le ballon remonte).* Ciel! que vois-je! une femme qui se précipite dans la Seine... Encore une victime de la société...

La Vanité. — Elle espère, sans doute, qu'on parlera d'elle dans les journaux. Le goût de la publicité est tel qu'on voit des gens qui se tuent pour se faire connaître !

Santos. — N'importe! Tâchons de sauver cette infortunée!

Le ballon plane au-dessus de la « Suicidée ».

Tancrède. — Infortunée créature! Vous craigniez sans doute de mourir de faim?

La Nageuse. — Yes! Donnez à moa un cuisse de pioulett!

Santos-Dumont. — Nous allons d'abord vous tirer de là!

La Nageuse. — Laissez-moi! Laissez-moi!

Elle plonge et reparaît dix mètres plus loin.

Tancrède. — J'y suis! c'est Miss Kellermann!

Un vieux Monsieur *(qui tire péniblement sa coupe)*. — Ce n'est pas toujours drôle de suivre les femmes!

Du haut de tous les ponts, de toutes les berges, de tous les derniers bateaux, des gens se jettent à l'eau et tirent des coupes variées : Coupe Marinière, Coupe du Matin, Coupe Gordon Bennett ; Miss Kellermann, plus pratique, ne tire que la coupe du roi de Thulé.

Tancrède. — Tous ces désespérés seraient-ils amoureux de Miss Kellermann ? Moderne sirène !

La Vanité. — Non ! Il s'agit tout bonnement de la traversée de Paris... La natation se porte beaucoup cette année. Et rien qu'à lire les exploits de tous ces nageurs, on est en nage soi-même ! Paris est une grenouillère où chacun barbotte... Les officiers d'Académie se distinguent entre tous les nageurs... Quoi de plus naturel, puisqu'ils sont palmés?

Le brillant Champion. — Quel métier! Encore treize ponts !. . Sarcey en parlait à son aise de la Seine à faire ! Ouf ! En sortant de ce bouillon, je ferai bien d'aller prendre un bain...

Tancrède. — Hélas ! Je comprends les inquiétudes de la municipalité. La Seine contient plus d'eau ! Elle ne contient que des nageurs.

Un Monsieur. — Au secours ! Au secours ! Je suis tombé à l'eau par erreur. Je ne sais même pas nager ! Sauvez-moi !

Le brillant Champion. — Encore douze ponts. Attendez-moi, cher Monsieur, dans « douze ponts » je serai tout à vous. *(Le monsieur disparaît)*. Encore un d'enfoncé!

Tancrède *(très ému)*. — Remontons ! Ce spectacle m'attriste ! *(Le ballon remonte)*. Ah ! vive les sports aimables, polis, pacifiques! *(Le ballon passe au-dessus d'un vaste terrain où deux équipes de footballeurs se disputent farouchement un ballon. En une minute plusieurs joueurs ont, qui l'épaule brisée, qui, la rotule déboitée, qui, le front fendu).* Assez ! Assez !

La Vanité. — Je veux te montrer d'autres jeux *(En quelques minutes, le ballon, quittant Paris, arrive au-dessus d'une ville immense et silencieuse)*. Nous voici arrivés... mais parlons bas !

Tancrède. — Où sommes-nous ? Dans le royaume de la Belle au bois dormant ?

La Vanité. — Nous sommes au-dessus de Bridge City !

Tancrède. — Beaucoup de bridge pour rien !

La Vanité. — Regardez ces gens ! Ils jouent tous au bridge. En omnibus, au fumoir, au Palais, à la Chambre, au théâtre, sous le couperet de la guillotine, à l'Académie..., partout ils jouent. Ils montent en voiture, ils jouent; en bateau, ils jouent; ils font naufrage, ils jouent; ils débarquent dans une île déserte, ils y jouent; ils sont pris par des cannibales, ils jouent sur le feu, à la broche, et dans le ventre des anthropophages, ils joueront encore.

Santos-Dumont. — Je me sens tout chose !...

Tancrède. — Moi aussi.

La Vanité. — En effet ! Je suis troublée! Le vertige des hauteurs, sans doute...

Tancrède. — Non ! C'est le microbe de Bridge City qui fait des siennes.

Santos-Dumont *(timidement)*. — Avez-vous un jeu de cartes sur vous ?

La Vanité. — Oui, nous ferions un petit bridge !

Tancrède *(épouvanté)*. — Il faut fuir ! Fuir tout de suite.

A tout hasard, il ouvre la soupape.

Santos-Dumont *(en colère)*. — C'est le gaz qui fuit, imbécile !

Le ballon tombe avec une rapidité bientôt vertigineuse. Tancrède pousse un grand cri et s'évanouit.



UNE RENCONTRE ROYALE

LE ROI D'ESPAGNE (en auto). — *Hé là-bas! maladroit! prenez donc votre droite!*
TANCRÈDE. — *Jamais! je suis républicain.* (Reconnaissant le roi). *Oh! Sire! excusez-moi...*
LE ROI. — *Vous avez eu tort de ne pas m'injurier...* (Page 9, col. 1.).

QUATRIÈME TABLEAU

Par le vaste monde

En reprenant ses sens, Tancrède constate qu'il est à bord d'un minuscule canot automobile, en plein océan... A la barre se tient Mme du Gast qui porte un délicieux costume tailleur en cuir.

TANCRÈDE. — Est-ce un enlèvement, Madame?

MADAME DU GAST. — Non, c'est une mission, une mission officielle... Le gouvernement de la République française m'a chargé d'explorer différents pays et d'y établir des ententes, amitiés et alliances...

TANCRÈDE. — Toutes mes félicitations, mais ne laissez pas traîner la vôtre sur les pianos. Je viens précisément d'assister à un petit emprunt russe...

MADAME DU GAST. — Oui, l'histoire de la bague bretonne, une bien mauvaise bague! et dont le diamant lui-même est resté bleu... Mais ne craignez rien pour moi. Je saurai représenter dignement et sportivement la France. Une femme élégante pouvait mettre au service de son pays des moyens de séduction, des talents diplomatiques qu'un homme — je ne dis pas cela pour vous froisser — ne saurait posséder... Je ne suis encore que chargée de mission, mais j'espère bien entrer dans la carrière, lorsque mes aînés y seront encore. Pourquoi ne serais-je pas ambassadrice avec toutes les prérogatives que comporte une telle fonction? J'ai vraiment tout ce qu'il faut pour réussir dans cet exercice... Le ballon m'a donné l'habitude des hautes sphères et le sous-marin m'a habituée à évoluer entre deux eaux...

TANCRÈDE *(enthousiaste)*. — Aéronaute, chauffeuse, navigatrice, exploratrice, ambassadrice. Quel homme!... Me permettez-vous de vous demander où nous allons...

MADAME DU GAST. — Au Japon. Nous y serons dans trois minutes...

Les trois minutes ne sont pas écoulées que le canot automobile s'engage dans la rade de Tokio.

TANCRÈDE. — Ah! enfin, je vais faire connaissance avec le pays des mousmés, des kakemonos et de Sadda-Yacco! Japon de mes rêves, Japon de Piérre Loti, patrie de Mme Chrysanthème, je te salue!

Mme du Gast et Tancrède mettent pied à terre.

MADAME DU GAST. — J'ai rendez-vous avec le Mikado. A bientôt...

Elle monte en auto et disparaît.

TANCRÈDE. — Ah! ça, mais où sont donc les geishas?

Il aborde un agent de police — en japonais, sergo — auquel il répète cette question.

LE SERGO. — Les geishas? Il nous en restait trois, mais elles viennent de nous quitter. L'une sert des bocks dans une brasserie montmartroise, les deux autres figurent à l'exposition coloniale de Marseille.

TANCRÈDE. — Et Sadda-Yacco?

LE SERGO. — Vous pouvez l'applaudir au théâtre Hokousaï où elle joue *La Dame de chez Maxim* en anglais...

TANCRÈDE. — Quoi, plus de geishas, plus de fenêtres en papier, plus d'éventails, plus de chignons piqués d'épingles étincelantes, plus de mousmés, plus de Samouraïs, plus de sujets à peindre sur les vases, plus rien! Qu'avez-vous fait du Japon d'antan! Où sont ses jeux et ses riz?

LE SERGO. — Nous en avons fait une grande nation!

TANCRÈDE. — Hélas!

Au cours de sa promenade, il fait d'attristantes constatations. Mme Chrysanthème exerce la profession de dactylographe et fait partie de l'Armée du Salut. Les fils des anciens taïcouns sont dans la Commission. Les mousmés jouent au bridge et lisent les romans de Paul Bourget. Les artistes japonais qui, jadis, égrenaient les fleurs de pommier dans des ciels de rêve dessinent et peignent comme feu Bouguereau.



TANCRÈDE. — Mon vieux Japon, où es-tu?

LE SAMOURAÏ (*Il est vieux, laid, sale, mais il porte l'ancien costume japonais et deux sabres sont passés dans sa ceinture.*) — Le vieux Japon? Qui parle ici du vieux Japon? Qui ose reveiller les morts?... C'est toi, barbare au teint blanc? (*Il fait mine de saisir un de ses sabres, puis, mélancoliquement.*) A quoi bon? Ils ne me condamneraient même pas à m'ouvrir le ventre... C'en est fait! Il ne reste rien du passé... Le Japon, le vrai Japon est mort. Je suis devenu un étranger dans ce pays d'usines et de casernes, je ne reconnais plus mes fils sous leurs complets à carreaux et je pleure quand j'entends mes filles jouer du piano : il est vrai qu'elles en jouent très mal... Nous étions la patrie des paravents et des parasols en papier. Nous adorions des dieux terribles et charmants, nous chantions le printemps et l'amour sous les cerisiers en fleurs. Dans un monde odieusement prosaïque, le Japon était l'île des poètes et des héros... Tandis qu'aujourd'hui!

TANCRÈDE. — Le pauvre homme!

LE SAMOURAÏ. — En voilà assez! Je ne peux vivre plus longtemps dans ce Japon modern-style. *Harakiri*! *Harakiri*!

Il tire un de ses deux sabres et fait mine de s'ouvrir le ventre.

TANCRÈDE. — Ne faites pas ça! Et puis, nous sommes dimanche... Il est désormais défendu de s'ouvrir le dimanche!

LE SAMOURAÏ. — Alors, si Monsieur est content et satisfait qu'il veuille bien ne pas m'oublier (*Le Samouraï tend la main et reçoit quelque monnaie*), je donne des représentations en ville: Le *vieux Japon*, danses, concerts, drames, cinématographe... Il y a un petit supplément pour le *Harakiri* véritable...

Il remet à Tancrède un prospectus et s'en va en brandissant son sabre,

TANCRÈDE. — D'ailleurs, je crois le connaître, ce Samouraï... En tout cas, il ressemble étrangement à un croupier de mon tripot, le Cercle des anciens Sous-Préfets de la défense nationale.

MADAME DU GAST. — Me voici. Je ne vous ai pas trop fait attendre? Le Mikado a été très gentil... Il m'a décorée de l'ordre du Chysanthème à trente-sept pédales.

TANCRÈDE. — Les petits mikados entretiennent l'amitié.

MADAME DU GAST. — Dépêchons... Il faut que dans deux minutes, nous soyons en Chine... Qui m'aime me suive...

TANCRÈDE. — Je vous suis...

Ils reprennent le canot automobile, et 117 secondes après, ils sont à Shanghaï.

MADAME DU GAST. — Un instant, j'ai rendez-vous avec le Fils du Ciel... Dans ce but, je descends à terre.

Elle saute dans un landeau électrique qui, après avoir écrasé trois Chinois, s'éloigne rapidement dans la direction de Pékin.

TANCRÈDE. — Cette dame est entrêmement occupée... Si, en l'attendant, je m'offrais une distraction bien chinoise. (*S'adressant à un A Jan, agent de police*). Pardon, Monsieur, pourriez-vous me dire où l'on découpe en ce moment,

quelque condamné en trois mille morceaux?

L'Agent *(qui répond au nom de Lépine-Fleurie)*. — Nonobstant que vous retardez... nous sommes modernes et civilisés: nos condamnés, nous les électrocutons. Ils ne meurent pas tous, mais tous sont frappés. Voulez-vous manger des nids d'hirondelles?

Tancrède. — Je voudrais, tout au moins, en voir manger...

L'Agent. — Prenez le tramway et descendez au premier bouillon Duval.

Tancrède. — Pauvre Chine! je gage que vous ne donnez même plus vos petits enfants à manger aux cochons..

L'Agent. — Non, Monsieur, nous y avons renoncé depuis que M. Brieux a fait une pièce sur ce sujet...

Tancrède. — Mais alors, que devient la Chine?

L'Agent. — Un grand pays, Monsieur!

Tancrède. — Ma vieille Chine, où es-tu?

Le Mandarin. *(Il est vieux, laid, sale... Mais il porte un bouton de cristal sur la tête et une presse dans le dos).* — La vieille Chine? Qui par le ici de vieille Chine? Qui ose réveiller les morts? C'est toi, barbare au teint blanc?...



Le Mandarin. — *C'est la faute de l'agence Cook.* (Page 14, col. 1).

Tancrède. — Non, mon cher, je la connais... Vous venez de me la faire à Tokio.

Le Mandarin *(piteux)*. — Excusez-moi... C'est la faute de l'agence Cook.

Il s'éclipse

Madame du Gast *(revenue)*. — Le Fils du Ciel est très convenable. Il parle l'esperanto comme père et mère, possède dix-neuf phonographes, deux pianos mécaniques et voudrait être présenté à Mlle Lavallière... Je lui promis officiellement d'amener à Pékin M. Fallières, président de la République.

Tancrède. — Et si M. Fallières ne veut quitter Loupillon?

Madame du Gast. — Je l'enlèverai... Mais dépêchons, il faut que nous soyons à San Francisco dans dix minutes.

Le canot automobile franchit l'Océan sans difficultés, — le Pacifique étant plus commode que la Méditerranée — et arrive en moins de temps à San Francisco qu'il n'en faut pour l'écrire.

Tancrède. — San Francisco a été fondé en 1852 et...

Madame du Gast. — Je sais, j'ai déjà lu ça dans les journaux *(Tremblement de terre)*. C'est trop d'amabilité vraiment... Un tremblement de terre est en honneur, je n'en espérais pas tant. Assez, Messieurs, assez!

La ville s'écroule sous les applaudissements. Un raz de marée noie d'immenses territoires. Quelques montagnes se rencontrent.

Tancrède *(très secoué)*. — Depuis que je suis à terre, je commence à avoir le mal de mer...

Madame du Gast. — Il y a déjà une minute et demie que nous sommes ici. En route pour Chicago.

Tous deux montent dans un aéroplane qui, franchissant les Montagnes Rocheuses, arrive bientôt dans la Cité des Grands Lacs.

Tancrède. — Belle ville, mais quelle drôle d'idée de remplacer les fils télégraphiques par des saucissons!

Un Fabricant de conserves. — Je suis le chef du parti des conserves — ou parti conservateur. On a dit beaucoup de mal de nous, mais n'en croyez pas un seul mot... Les émigrants que nous utilisons pour la fabrication de nos conserves de volailles sont des ouvriers de première qualité...

Tancrède. — Comment l'entendez-vous?

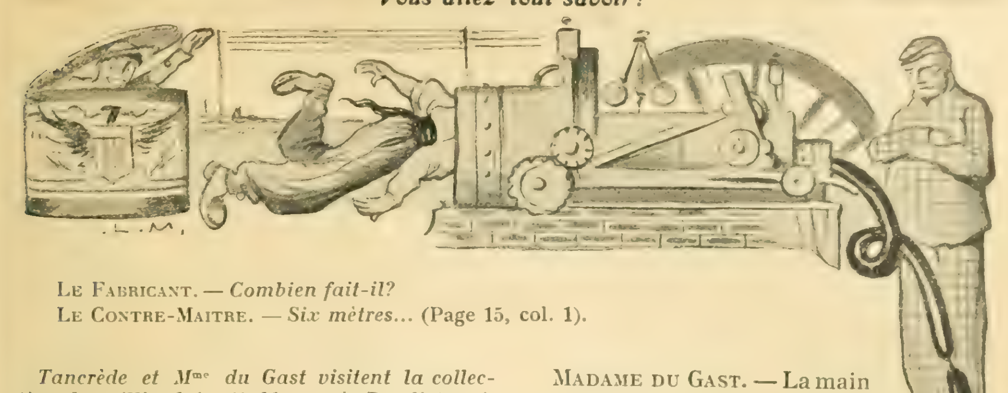
Le Fabricant. — Goûtez-moi ça.
Il porte une boite.

Madame du Gast. — Ciel, un nez!

Tancrède. — Et un nez pas frais... C'est dégoûtant!

Le Fabricant. — Vous êtes bien difficiles... Mais nos conserves sont universellement appréciées. La preuve en est que je suis milliardaire et que j'enfonce toutes les marques rivales.
Il chante.
Air : Tout ça n' vaut pas l'amour.

Tout ça ne vaut pas l'Armour.
Le vrai Armour, le bon Armour...



Le Fabricant. — *Combien fait-il?*
Le Contre-Maitre. — *Six mètres...* (Page 15, col. 1).

Tancrède et Mme du Gast visitent la collection du milliardaire (tableaux de Boudin), puis ils s'aventurent à sa suite dans la fabrique de conserves. Pour leur faire honneur un ouvrier est attiré par une machine; en moins d'une seconde, il est haché comme chair à pâté et transformé en saucisson de Lyon, garanti d'origine.

Madame du Gast. — Quelle horreur!

Le Fabricant (*au contre-maitre*). — Combien fait-il?

Le Contre-Maitre. — Six mètres...

Le Fabricant. — C'est bien la peine. Faites machine arrière...

La machine marche à contre-sens, le saucisson repasse dans les cylindres et l'ouvrier reparait vivant.

L'ouvrier (*vexé*). — Pourquoi ne voulez-vous pas de moi? Est-ce que je ne suis pas aussi bon qu'un autre?

Le Fabricant. — Je vous colle un dollar d'amende...

L'Ouvrier. — Et pourquoi?

Le Fabricant. — Parce que vous n'avez pas d'ail dans vos poches... Vous connaissez cependant le règlement : Tous les ouvriers employés à la fabrication des saucissons doivent avoir leurs poches remplies d'ail...

Madame du Gast. — Assez! Assez! D'ailleurs, j'ai rendez-vous avec le président Roosevelt dans quatre minutes...

Le Fabricant (*très aimable*). — Emportez-vous des provisions? (*Mme du Gast et Tancrède reprennent place dans un aéronef et disparaissent*). — Elle est charmante, cette Française... ma parole on en mangerait!

L'aéronef franchit les prairies de l'ouest où Tancrède salue le dernier Peau-Rouge (✿✿✿✿), le fils de Roosevelt, qui s'est fait cow-boy — il a le pied dans l'étrier.

Tancrède. — New-York! Tout le monde descend.

Madame du Gast. — La main de Roosevelt à serrer et je suis à vous... Ce ne sera pas long : j'ai le numéro 11.417...

Tancrède (*resté seul*). — J'ai bien cinq minutes : le temps de voir l'ex-miss Roosevelt...

Mme Longworth - Roosevelt passe comme par hasard.

Miss Roosevelt. — *Are you frenchman?*

Tancrède. — J'ai cet honneur, Mademoiselle...

Miss Roosevelt. — Je tiens à vous dire que je garde un confortable souvenir de votre Paris. ... Mais que vos Françaises sont excentriques avec leur modestie, leurs rires étouffés, leur réserve, leur affectation de ne pas être remarquées. Tenez : la fille de votre président serait charmante si elle faisait un peu plus de bruit. Je vous assure qu'elle finira par se faire montrer du doigt : sa discrétion devient insupportable, on ne parle jamais d'elle; son portrait ne figure dans aucun magazine. C'est ridicule... Elle gâte le métier... Ah! quelle drôle d'éducation reçoivent vos jeunes compatriotes!

Miss Roosevelt — car en dépit de son mari elle sera toujours miss Roosevelt — s'éloigne, précédée par le célèbre orchestre de Soua and his band et suivie du mari susdit auquel personne, asbolument personne, ne fait la moindre attention.

Tancrède (*ahuri*). — Que dirait Proud'hon des femmes de ce pays?

L'ombre de Proud'hon. — Ménagère, courtisane ou Américaine!

Une Gibson Girl. — Les armes de l'Amérique : *Flirt sur champ de girls!*

Grand ballet des " Gibson's girls ", Pas des dollars; défilé des " Little boys "; danse de Miss Adams, inventeur de la Kissographie, les


Miss Adams, inventeur de la Kissographie... (Page 15, col. 2).

"Baisers dans tous les temps et dans tous les pays"; pantomime : M. Rockefeller poursuivi par les photographes; etc.

MADAME DU GAST. — Onze heures quarante-cinq! Et je déjeune à midi avec le roi d'Angleterre. Je n'ai que le temps d'être interviewée, cinématographiée et photographiée.

Ces trois opérations sont faites simultanément et reprenant place sur leur auto-canot, Mme du Gast et Tancrède franchissent l'Océan Atlantique en moins de temps qu'il n'en faut à M. Jules Guesde pour résoudre la question sociale.

Il est midi moins deux quand le canot automobile stoppe devant le palais de Westminster. Mme du Gast saute dans un cab et se fait conduire à Buckingham-Palace.

C'est dimanche.

TANCRÈDE. — Quelle animation le dimanche, à Londres! Et quelle différence avec notre lugubre Paris dominical!... Heureux Londoniens! Il n'y a que dix minutes que je me promène dans le Strand et j'ai déjà rencontré quatre personnes, dont trois Parisiens qui viennent passer le dimanche à Londres pour se distraire...

UNE VIEILLE DAME. — Hurrah pour le suffrage des femmes! *(à Tancrède)*. Etes-vous, oui ou non, pour le suffrage des femmes?

TANCRÈDE. — Je...

DEUXIÈME VIEILLE DAME. — Hurrah pour la tempérance! *(à Tancrède)*. Etes-vous, oui ou non, pour la tempérance?

TANCRÈDE. — Je...

TROISIÈME VIEILLE DAME. — Hurrah pour la ligue contre le baiser! *(à Tancrède)*. Etes-vous, oui ou non, pour le baiser?

TANCRÈDE. — Je...

UNE JEUNE ET JOLIE MISS. — Hurrah pour l'entente cordiale!

TANCRÈDE. — Mademoiselle, je suis contre le suffrage des femmes, contre la tempérance et pour le baiser : la preuve en est que je ne vous demande pas votre avis et que je vous embrasse... trois fois.

Il le fait comme il le dit.

LA JEUNE ET JOLIE MISS. — Très bien, mais vous allez m'épouser...

TANCRÈDE. — Comment?

LA JEUNE ET JOLIE MISS. — Vous allez m'épouser, et tout de suite, chez le pasteur du coin, le bon pasteur.

TANCRÈDE. — Jamais de la vie!

La jeune et jolie miss appelle un policeman.

LE POLICEMAN *(gravement, après avoir pris connaissance des faits de la cause)*. — Quand un célibataire embrasse une célibataire, il lui promet, implicitement, le mariage... En Angleterre, les promesse de mariage ne prêtent pas à rire...

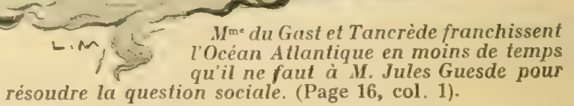
TANCRÈDE. — En effet.

LE POLICEMAN. — En route, donc, pour le temple...

TANCRÈDE. — Mais c'est affreux! *Soudain il presse d'un doigt fébrile son front brûlant*). Une idée! Je suis Burgess... D'après la loi, la femme doit suivre partout son mari. Je vous préviens que demain je me mets à l'eau pour traverser l'Océan...

LA JEUNE ET JOLIE MISS. — Je le traverserai avec vous!

TANCRÈDE. — Puis je me jetterai dans la Seine pour...


Mme du Gast et Tancrède franchissent l'Océan Atlantique en moins de temps qu'il ne faut à M. Jules Guesde pour résoudre la question sociale. (Page 16, col. 1).



L'ÉPIDÉMIE UNIVERSELLE DE BRIDGE

LA VANITÉ. — *Regardez ces gens! Ils jouent tous au bridge... Partout ils jouent. Ils montent en voiture, ils jouent; en bateau, ils jouent; ils font naufrage, ils jouent...*

(Page 10, col. 2).

paru. Ma présence jette mes sujets dans de violentes crises d'indifférence! Triste, triste!...

Mais le roi d'Angleterre apparaît, suivi de la délégation des petites blanchisseuses anglaises qui viennent blanchir à Paris le linge de Paris qui leur a été expédié à Londres. La cordialité et la sympathie renaissent.

Pas de caractère. Une énorme galette tombe des cintres et l'on se met à tirer les rois.

La jeune et jolie Miss. — Dans la Seine? Fi! Quelle horreur! Je ne consentirais même pas à y laver le linge de mes clients... Adieu, Monsieur!

Au même instant, le décor change. Nous sommes place de la Concorde. Grand défilé des Souverains. Ballet pacifique. Pas de M. d'Estournelles de Constant. Guillaume II dans ses transformations. Entrée des rois des Belges, de Portugal, de Grèce, de Norvège, de Serbie, etc., qui viennent passer le carnaval à Paris. M. Fallières et M. Marguery s'avancent à leur rencontre.

Le président de l'Alimentation est suivi de son comité qui entonne sur l'air de Mireille :

O Marguery, mon bien-aimé!

Petit chœur des Souverains sur l'air de Plus on est de rois, plus on rit.

Un interviewer s'avance vers les rois.

L'Interviewer. — Au premier de ces Messieurs?

Le Roi de Moldavie. — C'est moi. Au nom de mes collègues, Monsieur, je remercie Paris! Ici seulement, parmi ce peuple radical-socialiste, s'est conservée la tradition de l'enthousiasme monarchique. Dans nos pays il n'existe plus. Tenez, Monsieur, dans ma jeunesse encore, les passants m'accueillaient par des cris d'animaux ou des sifflets stridents. Hé bien! cette preuve d'attachement à la dynastie a disparu.

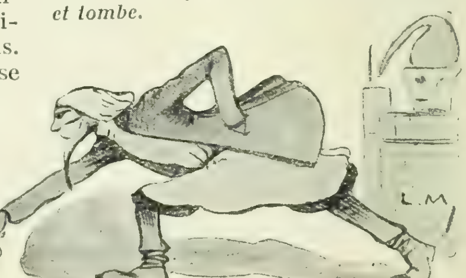
La Vanité

Le pale Nihiliste (*entrant comme une bombe*). On va rire.

Tancrède. — Ne venez donc pas troubler notre petite sauterie...

Le pale Nihiliste. — Sauterie? Mais vous allez voir que pour faire sauter, je n'ai pas mon pareil...

Il jette la bombe comme laquelle il est entré. Flammes de Bengale Tout s'écroule. Tancrède cherche un mot, n'en trouve pas et tombe.



Tancrède. — *Ne venez donc pas troubler notre petite sauterie.*
Le pale Nihiliste. — *Sauterie? Mais vous allez voir que pour faire sauter, je n'ai pas mon pareil.* (Il jette la bombe). (Page 18, col. 2).



— Où suis-je ici... Sur les pentes du Vésuve?

— Vous êtes à Paris, Monsieur..., avenue de l'Opéra.
(Page 19, col. 1).

CINQUIÈME TABLEAU

Paris-Souterrain

La bombe a fait éclater une notable quantité de mélinite. (M. Méline, le pacifique M. Méline, méritait-il vraiment de donner son nom à un aussi dangereux produit? L'explosion a été formidable et a dispersé de tous côtés des morceaux de rois. Tancrède se retrouve au milieu d'un chaos de roches, d'éboulis et de moraines... Le paysage rappelle tout à fait ceux qu'en Suisse on nomme "Le Trou d'Enfer" ou le "Bout du Monde".
Péniblement, Tancrède escalade une rampe, franchit un col, manque de choir en un abîme, s'enfonce dans une fondrière et patauge dans un marécage.

TANCRÈDE *(affolé)*. — Où suis-je, ici? Sur les pentes du Vésuve... Au sommet du Krakatoa?

UN HOMME *(qui passe, vêtu en alpiniste et l'alpenstock à la main)*. — Vous êtes à Paris, Monsieur..., avenue de l'Opéra...

TANCRÈDE. — Ciel! Mon pays a-t-il été ravagé, lui aussi, par les tremblements de terre?

UN CHASSEUR DE CHAMOIS. — Nullement, Monsieur, l'avenue de l'Opéra subit le même sort que toutes les grandes voies de Paris...

UNE MIDINETTE *(fredonnant)* :

Rôdons par les chantiers ombreux.

LE CHŒUR DES NÉGOCIANTS. — A bas le métro!

LA COMPAGNIE DES OMNIBUS. — A bas le métro!

LES LOUEURS DE VOITURES. — A bas le métro!

Et Tancrède se rend compte que le métro en construction est plus redoutable encore que le métro en circulation.

UN NÉGOCIANT. — Affreux, Messieurs... Rien n'est sacré pour ces sapeurs! Puisatiers dessous, terrassiers dessus, notre malheureuse avenue tient à la fois de l'Himalaya, de la campagne romaine, du Sahara et des Buttes Chaumont. Il est vrai qu'on nous promet l'achèvement de ces travaux pour 1908, si bien que nous pouvons espérer que tout sera terminé vers 1920...

UN BADAUD. — Ce matin encore il y a eu un accident terrible. La cheminée s'est effondrée.

UN INGÉNIEUR. — Ne dramatisez pas. Il n'y a eu que cinq morts. D'ailleurs, je les ai vus : aucun ne se plaignait...

PREMIER NÉGOCIANT. — Hélas, je vendais jadis des colifichets que les Américains me payaient extrêmement cher!... Hélas, j'en ai été réduit à ouvrir un bouillon pour les ouvriers du métro.

DEUXIÈME NÉGOCIANT. — Mes chapeaux de femme étaient célèbres. Je vends, aujourd'hui, des cordes et des piolets.

TROISIÈME NÉGOCIANT. — Je tenais boutique d'estampes rares... Je me suis fait guide à l'intention des imprudents qui se risquent dans ces parages. Heureusement, j'ai pu me procurer quelques robustes Saint-Bernard...

Les négociants de la rue Lafayette, du boulevard Sébastopol, de la place Saint-Michel, etc., viennent exprimer d'identiques doléances. Après quoi, ils exécutent le Ranz des Vaches sur les sommets des remblais.

LA LIGNE N° 1. — On m'accuse de menées souterraines... Pourvu que je ne sois pas compromise dans le prochain complot!

Tancrède parvient cependant à atteindre la place de l'Opéra. Au moment où il passe devant les bureaux de l'Agence Cook, il heurte un immense char à bancs dont le cocher — d'ailleurs barbu comme il convient — n'est autre que M. Mollard.

Le char à bancs s'arrête et Tancrède voit avec surprise, en descendre : le roi des Belges, le roi d'Angleterre, le roi de Grèce, Sisovath, le Tsar, le roi d'Italie, et une foule d'autres monarques qu'il croyait en miettes.

LÉANDRE. — Un instant, je vous croque!

LE ROI DE PORTUGAL. — A toi, Léandre!... Tu ne sais donc pas que j'expose au Salon d'automne?

Il fait le portrait-charge de Léandre.

LE ROI DES BELGES *(cherchant à se glisser dans la foule).* — Personne ne me reconnaîtra, évidemment... Ah! les joies de l'incognito! Mon vieux Mollard, dis-moi donc où habite...

LA FOULE. — Vive le Roi! Vive Léopold!

LE ROI DES BELGES *(furieux).* — Ils m'ont encore reconnu... La prochaine fois je me ferai couper la barbe!

EDOUARD VII. — Enfin, me voilà donc dans mon vieux Paris... *(à Léopold) :* Quel dommage que nos peuples ne fassent pas de révolutions : nous pourrions venir vivre de nos rentes sur le boulevard.

GEORGES DE GRÈCE *(au Tsar).* — Il ne faut pas désespérer...

LE ROI OSCAR. — Encore un peu, et, pour moi, ça y était... Si ces insensés de Suédois ne m'étaient pas restés fidèles, j'habiterais maintenant un coquet hôtel avenue du Bois.

SISOVATH *(avec un gros soupir).* — Ah! Paris!

Il fredonne sur l'air des Cent Vierges :

Ah! Paris! gai séjour...
etc.

EDOUARD VII. — Plaignez-vous! On vous autorise à vous promener, officiellement, avec tout un corps de ballet...

LÉOPOLD II. — Veinard!

EDOUARD VII. — Que joue-t-on ce soir aux Variétés? *(à son fils) :* Tu le sais, toi?

LE PRINCE DE GALLES. — Les Variétés? Qu'est-ce que c'est que ça?

EDOUARD VII *(indigné).* — Et dire que tu t'appelles le prince de Galles!

LE PRINCE DE GALLES. — Pardon, papa : Prince of Walles...

LÉOPOLD II. — Décidément, les grandes traditions s'en vont dans notre partie comme dans les autres... Les jeunes gens qui entrent dans la carrière mènent une existence de petit bourgeois. Voyez le tsar, le roi d'Italie, le roi d'Espagne, le roi de Norvège, et tant d'autres..., et je ne parle pas de l'empereur d'Allemagne! C'est à qui sera le plus « pot au feu », ils donnent l'exemple des plus touchantes vertus... Où allons-nous, hélas? Où allons-nous?

LE ROI DE SUÈDE. — Au Bois!

LE ROI DE GRÈCE. — Nous ferons le tour du lac et nous écouterons les grenouilles qui demandent des rois.

Un char à bancs s'arrête devant l'agence Cook. Trente-deux Américaines, laides à faire peur, en descendent.

PREMIÈRE AMÉRICAINE. — Nous trouvez-vous belles?

TANCRÈDE *(galamment).* — Mon Dieu, Mesdames...

DEUXIÈME AMÉRICAINE. — Plus souples que la belle Otéro? plus blanches que la jolie Cavalieri... plus élégantes de notre personne que Mme...

TANCRÈDE. — Mon Dieu, je...

TROISIÈME AMÉRICAINE. — Dites que nous sommes beaucoup plus « exciting » que les Parisiennes...

TANCRÈDE *(héroïque).* — Jamais!...

LES AMÉRICAINES. — Très bien!

Les trente-deux « belles Américaines » tirent chacune de leur poche un revolver qu'elles braquent sur le malheureux champion des Parisiennes.

L'IMPRE. — Stop! All right! *(A Tancrède, tandis que les trente-deux revolvers rentrent dans les trente-deux poches) :* Monsieur, nous



L'AMÉRICAINE, LAIDE A FAIRE PEUR. — *Me trouvez-vous jolie?* (Page 20, col. 2).

vous intenterons un procès pour avoir osé prétendre que les trente-deux lauréates du concours de beauté ouvert par le *Louisville Courrier* (The largest circulation in the World), ne sont pas les trente-deux plus belles femmes du monde... *(Aux Américaines).* Par file à droite... droite!...

Tancrède. — Fichtre! Je l'ai échappée laide!

Les Américaines s'en vont, marchant au pas, avec des jambes automatiques.

Tancrède *(à M. Mollard et indiquant les monarques).* — Ces Messieurs ne suivent pas?

M. Mollard *(avec le sourire).* — Non... ils ne suivent plus que des régimes.

Apparaissent trente-deux personnages appartenant au sexe laid.

Tancrède. — Faudra-t-il que j'affirme que vous êtes les plus beaux hommes du monde? Etes-vous Américains? Avez-vous des revolvers?... Allez-vous m'intenter un procès?

Rodolphe *(qui vient de la* Vie de Bohème*).* — Un procès?... Ah! mon cher Monsieur, c'est plutôt à nous qu'on l'intentera...

Schaunard. — C'est la folie de l'or qui nous a perdus...

Tancrède. — Qui êtes-vous?

Rodolphe. — Nous sommes les faux-monnayeurs du quartier Latin... Notre histoire est douloureuse et instructive... Autrefois, pour faire de l'argent..., nous nous contentions de vendre le Larousse ou de pendre notre montre au clou!... « Ma tante » est, comme l'oncle, un banquier donné par la nature! Mais le poker, le bridge, les courses, les teufs-teufs... et le besoin de publier des petites revues littéraires nous a perdus... Nous avons voulu « faire de l'argent »..., littéralement.

Colline. — Hélas!

Rodolphe. — Et nous avons fabriqué des louis en cristal, ce qui, d'ailleurs, démontre la pureté de nos intentions.

Musette. — C'est même moi qui les « refilais » dans les bureaux de tabac.

Tancrède. — Comment, vous, Musette? Que va dire Mürger?

Mimi. — Moi, j'ai pu passer quelques-unes de nos pièces aux théâtres de Paris, vous les applaudirez cet hiver.

Des gendarmes apparaissent suivis de leurs élèves-gendarmes, — corps de création récente. Ils mettent la main au collet des faux-monnayeurs.

Coup de tam-tam.

La Fée de l'Appendicite apparait rayonnante.

La Fée de l'Appendicite. — Ne songez pas à me payer en monnaie de singe. Je veux des bank-notes authentiques, des écus sonnants et trébuchants, de pro-

La Fée de l'appendicite. (Page 21, col. 2)



... En route, ils rencontrent le mur de Lutèce qui faisait jadis le tour de Paris comme Sirel ou Fantou... et foulent des os d'animaux préhistoriques... (Page 22, col. 2).

saïques louis d'or. Car ma vogue ne durera pas toujours : je n'ai que juste le temps de faire fortune. Allons, faisons vite : nous n'avons que trois minutes pour vous opérer.

LE DOCTEUR DOYEN. — Opérons! Opérons tout de suite.

Il tire quelques pigeons, et place un panier de champagne.

TANCRÈDE *(épouvanté)*. — Mais je n'ai pas l'appendicite...

LA FÉE *(sévère)*. — Que dites-vous?... Comment!... Mon pauvre ami, mais si vous n'avez pas l'appendicite, c'est que vous êtes malade, dangereusement malade? Ne pas avoir l'appendicite quand tout le monde l'a? Quand Paris, lui-même, se fait ouvrir le ventre?

Elle montre la tranchée de l'avenue de l'Opéra.

M. DOYEN. — Ce malheureux est fou! Préparez le cinématographe.

Tancrède résiste avec l'énergie du désespoir mais un masque chloroformé le réduit à l'impuissance.

M. DOYEN *(après avoir ouvert le poète, le referme en oubliant sur son péritoine une serviette, un bistouri, un chapeau haut de forme et un coupon de loge pour l'Opéra)*. Très curieux! Ce garçon était parfaitement sain!... J'écrirai une préface sur cet appendicite.

Pour le remettre, on entraîne Tancrède à la fête organisée par le Club de l'appendicite. — Président d'honneur : le roi d'Angleterre. Grand défilé de personnalités connues et de femmes charmantes.

UN JEUNE HOMMME PALE *(se frappant le ventre)*. — Et moi aussi, j'avais quelque chose là!...

A peine remis de ses émotions, Tancrède s'esquive, mais, en courant, il tombe dans un trou. Heureusement il est reçu dans les bras solides du Diable Boiteux.

TANCRÈDE. — Encore le métro!

LE DIABLE BOITEUX. — Ne dis pas de mal du métro, mon jeune ami... C'est, grâce à lui que j'ai pu changer ma manière. Autrefois, je soulevais les toits des maisons pour surprendre les secrets des Parisiens... C'était vieux jeu... Aujourd'hui, je dresse mes fiches en suivant tout simplement le tunnel métropolitain. C'est par la cave, et non plus par le grenier que me parviennent les bruits du monde. Et que sera-ce donc quand chaque maison aura son entrée particulière au métro? Je vous assure que le métro est une invention charmante!...

Le Diable Boiteux entraîne Tancrède dans l'interminable tunnel. En route, ils rencontrent le mur de Lutèce — qui faisait jadis le tour de Paris tout comme Siret ou Fantou — et, foulent des os d'animaux préhistoriques, des chaînes, qui à l'époque des invasions normandes barraient la Seine.

En passant, le Diable Boiteux écoute les propos qui lui parviennent à travers les parois. Ces propos sont d'ailleurs extrêmement intéressants, jugez-en.

— Mademoiselle, il y a une heure que je vous sonne. Faites venir la surveillante!

— Encore des petits pois, cher Monsieur?

— Le charbon est hors de prix. Il faut être riche pour se suicider.

✠ ✠ ✠

EPILOGUE

Enfin, échappé des méandres subterrestres, Tancrède se retrouva méditant dans son studio.

Il songea avec horreur à ce qu'il avait vu, à cette fièvre trépidante qui fait de la terre une grouillante fourmilière... Il songea encore que les plus douces choses de la vie étaient à jamais perdues : le goût du loisir, la grâce des flâneries, la lecture, la causerie, le rêve... Tout cela n'est plus des sports. Il songea enfin avec épouvante que tout le monde parle du Choix d'une carrière et de la Division du travail, et que personne ne pense au Choix d'une oisiveté ni à la Division de la paresse.

Et saisissant un velin, il écrivit ceci :

MES DERNIERS VERS

J'ai traversé de part en part
Le globe entier. J'ai rodé par
Le vaste monde...
A quoi bon sortir de son trou?
On y revient, puisque après tout
La terre est ronde!

Après quoi Tancrède jure de ne plus jamais rien faire. Et sans perdre une minute, il commença...

G.-A. DE CAILLAVET ET ROBERT DE FLERS.



UN CHAR BIEN GARNI

Le char à bancs s'arrête et Tancrède voit avec surprise en descendre : le roi des Belges, le roi d'Angleterre, le roi de Grèce, Sisowath, le Tsar le roi d'Italie et une foule d'autres monarques...
(Page 20, col. 1).

NOTES DES EDITEURS



Je sais tout-Noël inaugure la série de nos numéros de Noël.

Ce n'est pas une petite affaire de mettre sur pied tous les ans six fascicules aussi importants et de les faire paraître le même mois. Nos lecteurs seraient bien étonnés s'ils entendaient cette phrase qui revient souvent *aux mois d'avril et mai* dans nos bureaux :

— Nous allons être en retard pour nos numéros de Noël !

C'est cependant la réalité. Même en s'y prenant six mois à l'avance, on risque fort de ne pas paraître à l'heure, tellement les questions de dessin, impression, brochage, planches en couleurs, couvertures, publicité, etc. sont compliquées ! Et nous ne parlons pas des idées originales qu'il faut trouver à tout prix, car il s'agit avant tout, dans notre métier, de se renouveler sans cesse et de trouver toujours du nouveau, n'en fût-il plus au monde !

De plus, il ne faut pas oublier que les frais qu'entraîne l'édition de ces numéros sont tellement considérables (plus de 385.000 francs pour nos six publications et 176.000 francs rien que pour *Je sais tout*) que la responsabilité de chaque rédacteur en chef se trouve fortement engagée dans le cas d'insuccès.

Hâtons-nous de déclarer que, cette année encore, nous n'avons aucune crainte de ce genre. Nous avons conscience d'avoir préparé six numéros de Noël dignes de nos lecteurs et de nous.

1° *Je sais tout-Noël* est déjà dans vos mains et nous ne nous y attarderons pas davantage, vous priant seulement de le montrer au plus grand nombre possible de vos amis et de nous faire un peu de propagande.

2° *Musica-Noël* paraîtra le 25 novembre et sera entièrement consacré à la *Danse*. Reproductions magnifiques, grande planche en couleur et album composé de danses célèbres. Gros succès en perspective.



Couverture de *Musica-Noël* (25 novembre)

3° *Femina-Noël* (1er décembre) est toujours attendu avec impatience par tout l'élément féminin et mondain de notre pays. Songez que le numéro de l'an passé, qui avait été tiré à 150.000, fait prime actuellement et que nous le rachetons pour pouvoir constituer nos collections, car il nous en reste exactement 47 exemplaires ! En dehors de ses 32 pages de texte et de gravures et de ses huit grands portraits des plus jolies femmes de Paris, *Femina-Noël* offrira à ses lecteurs *quatre* gravures délicieuses tirées en trois couleurs et montées sur papier feutre de façon à pouvoir être encadrées ; ces quatre gravures seront signées : Boldini, Helleu, Abel Faivre et Cappiello !... Peut-on rêver quatre signatures plus... « femina » !



Couverture de *Femina-Noël* (1er décembre)

4° *Fermes & Châteaux-Noël* (5 décembre) contiendra deux hors texte montés sur papier feutre qui constitueront un très joli ornement pour la salle à manger, le rendez-vous de chasse ou le bureau des lecteurs de cette merveilleuse publication.

5° Enfin la *Vie au Grand Air* consacrera dans un numéro extraordinaire de plus de 50 pages la gloire de l'automobile et le triomphe du *Salon de l'automobile et des sports* qui tient ses assises tous les ans au Grand Palais. Ce véritable album paraîtra le 8 décembre, la veille de l'ouverture de l'exposition, et il n'y a pas une personne s'intéressant aux progrès de la locomotion nouvelle qui puisse se dispenser de l'acheter.

⁂

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le prochain numéro de *Je sais tout* qui contiendra, entre autres attractions, un article des plus curieux *écrit* et *dessiné* par SEM sur la mode masculine. C'est la première fois que le célèbre caricaturiste publie un article dans un journal et c'est aussi la première fois que les jeunes gens et les hommes soucieux de leur tenue pourront savoir ce qu'est la *véritable* élégance ; Sem qui a étudié avec soin le détail de la toilette de tous les « gentlemen » authentiques de Paris, Londres et New-York était mieux désigné que quiconque pour ce travail délicat.

⁂

Rappelons que nous envoyons un spécimen de nos publications à toute personne qui nous envoie 25 cent. par publication demandée (étranger, 50 cent.).

⁂

La prochaine fois nous parlerons longuement de notre Hôtel du 90 des Champs-Elysées où nous allons bientôt nous installer ; nos publications auront là le cadre qui convient à l'importance que la fidélité et la propagande aimable de nos lecteurs leur ont donnée.

PIERRE LAFITTE ET Cie.

Le Conseil d'administration, la rédaction et le personnel des " Publications Pierre Lafitte et Cie " sont heureux d'adresser à leur directeur, M. Pierre Lafitte, leurs félicitations à propos de sa récente nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur.